



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

LECTURES DE ST SYMÉON

DIMANCHE DU FILS PRODIGE

Kondakion

Dans ma déraison, j'ai fui ta gloire paternelle,
par de mauvaises actions j'ai dissipé les richesses que Tu m'avais léguées.
Aussi comme le Fils prodigue je te clame :
J'ai péché contre toi, Père compatissant ;
reçois-moi qui me repens et fais de moi
l'un de tes serviteurs.

Au bord des fleuves de Babylone

Psaume 136

Au bord des fleuves de Babylone, Nous étions assis et nous pleurions, Au souvenir de Sion. Alléluia.

Aux saules de leurs rives, nous avons suspendu nos harpes. Alléluia.

Là, ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient de chanter des cantiques, et nos ravisseurs nous disaient : « Chantez-nous un cantique de Sion. Alléluia. »

Comment chanterions-nous un cantique du Seigneur sur une terre étrangère ? Alléluia.

Si je t'oublie, Jérusalem, qu'à l'oubli ma droite soit livrée. Alléluia.

Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens plus de toi, si je ne fais de Jérusalem la première de mes joies. Alléluia.

Souviens-toi, Seigneur des fils d'Edom, qui disaient au jour de la ruine de Jérusalem : « Détruisez, détruisez-la jusqu'à ses assises !

Lecture de la première épître de Paul aux Corinthiens

1Co VI, 12-20 Frères, « tout m'est permis », mais tout n'est pas profitable. « Tout m'est permis », mais j'entends, moi, ne me laisser dominer par rien. Les aliments sont pour le ventre, et le ventre pour les aliments, et Dieu abolira nourriture et digestion. Mais le corps n'est pas pour la fornication : il est pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps. Et Dieu, qui a ressuscité le Seigneur, en sa puissance nous ressuscitera nous aussi. Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ ? Vais-je donc prendre les membres du Christ pour en faire ceux d'une prostituée ? En aucun cas ! Ou bien ne savez-vous pas que celui qui s'unit à la prostituée ne fait avec elle qu'un seul corps ? Car il est dit : « Les deux ne seront qu'une seule chair. »

Mais celui qui s'unit au Seigneur n'est avec lui qu'un seul esprit. Fuyez la fornication !



Tous les péchés que l'homme peut commettre sont extérieurs à son corps ; mais celui qui fornique pèche contre son propre corps. Ignorez-vous aussi que votre corps est le temple de cet Esprit saint qui est en vous et que vous tenez de Dieu, et que vous ne vous appartenez pas, vu le prix auquel vous avez été rachetés ? Alors, glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit, puisqu'ils appartiennent à Dieu.

Alléluia

v. Seigneur, je chanterai éternellement Tes miséricordes,
de génération en génération ma bouche annoncera Tes vérités.

v. Car tu as dit : "la miséricorde est édifiée pour les siècles",
dans les cieux est préparée Ta vérité. *Ps. 88, 2 et 3*

Évangile du Fils Prodigue

Lc XV, 11-32 En ce temps-là, Jésus dit cette parabole :
« Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père :
"Mon père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir".
Et le père leur partagea son bien. Peu de jours après, le plus
jeune fils, ayant tout ramassé, partit pour un pays éloigné,
où il dissipa son bien en vivant dans la débauche. Lorsqu'il
eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays,
et il commença à se trouver dans le besoin. Il alla se mettre
au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses
champs garder les pourceaux. Il aurait bien voulu se
rassasier des caroubes que mangeaient les pourceaux, mais
personne ne lui en donnait. Étant rentré en lui-même, il se
dit : Combien de mercenaires chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je
meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : "Mon père, j'ai péché
contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme
l'un de tes mercenaires". Et il se leva, et alla vers son père. Comme il était encore loin,
son père le vit et fut ému de compassion, il courut se jeter à son cou et le baisa. Le fils lui
dit : "Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé
ton fils".



Mais le père dit à ses serviteurs : "Apportez vite la plus belle robe, et l'en revêtez ;
mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds. Amenez le veau gras, et tuez-le.
Mangeons et réjouissons-nous ; car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ;
il était perdu, et il est retrouvé". Et ils commencèrent à se réjouir. Or, le fils aîné était
dans les champs. Lorsqu'il revint et approcha de la maison, il entendit la musique et les
dances. Il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était. Ce serviteur lui dit :
"Ton frère est de retour, et, parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé, ton père a tué le veau
gras". Il se mit en colère, et ne voulut pas entrer. Son père sortit, et le pria d'entrer. Mais
il répondit à son père : "Voici, il y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais
transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour que je me réjouisse
avec mes amis. Et quand ton fils est arrivé, celui qui a mangé ton bien avec des
prostituées, c'est pour lui que tu as tué le veau gras !"

"Mon enfant, lui dit le père, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi ; mais il
fallait bien s'égayer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et qu'il est
revenu à la vie, parce qu'il était perdu et qu'il est retrouvé". »

Homélie prononcée par le Père Boris Bobrinskoy
Dimanche du Fils Prodigue 1991
(1Co 6,12-20, Lc15, 11-32)

Au Nom du Père et du Fils et du Saint Esprit,

Les Évangiles et toute la vie de l'Église enseignent et confirment combien multiples sont les chemins de Dieu pour amener l'homme perdu à la maison du Père, pour ressusciter celui qui est mort, pour relever celui qui est tombé.

Multiples sont les chemins de Dieu, multiples les actions et les voies de la Providence. Dans les Évangiles même on trouve nombre de paraboles et d'images, dont certaines nous surprennent plus que d'autres. Je rappellerai une des plus saisissantes, celle du bon berger s'en allant dans la montagne à la recherche de la brebis perdue, la retrouvant et la prenant sur ses épaules pour la ramener au bercail.



Dans la parabole d'aujourd'hui, autre est le chemin choisi par Dieu, non pas le chemin de l'action, mais celui de la patience. Nous voyons le Père accéder aux demandes de son fils, lui donner la part d'héritage « qui lui est due ». Je souligne « qui lui est due », car cela montre le respect de notre liberté. Le fils s'en va et dilapide tous ses biens « dans une terre lointaine ». Retenez bien cette expression « terre lointaine », qui ne vient pas par hasard. La « terre lointaine » commence dès que l'homme tourne le dos à Dieu, même s'il pense encore être proche de Lui. Dès qu'il s'éloigne de Dieu il entre dans la « terre lointaine » qu'est la vie sans Dieu.

Loin de Dieu, le second fils a dilapidé tous ses biens. Le voici tenaillé par la faim et la soif. N'ayant plus de recours, « *il rentre en lui-même* », dit l'Évangile. « Rentrer en soi-même » est le début du chemin du retour vers Dieu. Pour retourner vers Dieu, il faut d'abord rentrer en soi-même et prendre conscience de toute la distance qui nous sépare de Lui, percevoir l'état de déchéance de notre vie, prendre la mesure de notre solitude, comme ce fils pour ainsi dire devenu orphelin. Rentré en lui-même il est tenaillé par le désir du pain que même les mercenaires et les serviteurs de son père ont en abondance. Alors, ravalant son orgueil et son amour-propre, il prend le chemin du retour vers la maison.

Et c'est là que se passe la chose tellement inattendue, tellement étonnante. « *Alors qu'il était encore loin, dit l'Évangile, son père le vit et fut ému de compassion, et courut se jeter à son cou.* » On a vraiment l'impression que le père n'avait pas cessé de guetter l'horizon pour apercevoir son fils « étant encore loin ».

Il l'attendait depuis toujours, avec des larmes et avec espérance, il attendait ce fils, si prodigue qu'il soit, parce qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer et de croire à son retour. Dès qu'il voit son fils, non seulement il n'attend pas qu'il vienne vers lui, s'humilie en se prosternant à ses pieds et en demandant pardon, mais il court lui-même à sa rencontre, il ouvre ses bras et il l'embrasse. Il faut retenir cette image, dans son sens le plus littéral comme dans son sens le plus spirituel.

Vous connaissez la suite : le pardon, la réconciliation, le banquet et la fête.

On pourrait penser que la parabole se terminerait là. Tout n'est-il pas dit ? L'enfant qui s'est éloigné, qui a tout dépensé prodigalement dans une vie de débauche, qui a connu la faim et la soif, qui est revenu vers la maison du père, qui y est accueilli et y retrouve sa place. Cette histoire ne se suffit-elle pas à elle-même ? Car nous nous interrogeons sur la deuxième partie : qui est ce fils aîné ? Ce fils qui est resté à la maison,

qui n'a jamais rien dilapidé de ses biens, qui a fait la volonté de son père ? Qui est-il ? Est-ce Israël ? Sont-ce les anges déchus qui envient et jalourent la bonté de Dieu et qui refusent la restauration du pécheur ? Ne forçons pas plus la parabole. Son mystère demeure. Il y a aussi les serviteurs qui travaillent contre rétribution et reçoivent leur salaire. Eux non plus ne manquent ni du pain ni du nécessaire et ce sont eux que le fils perdu envie en premier.

Pourtant, ni lui ni son frère ne manquait de rien dans la maison du père.

Qu'y a-t-il dans le cœur des fils ? La certitude qu'ils sont de plein droit dans la maison, héritiers de l'héritage ? Y a-t-il autre chose, un sentiment personnel et vivant d'amour envers le père ?

Pourquoi aura-t-il fallu que le second fils passe par de si cruelles expériences avant de découvrir le vrai amour ? Pourquoi aura-t-il fallu qu'il abandonne la maison de son père et y revienne tout repentant pour comprendre que son père l'aime ? Car le vrai amour, l'amour désintéressé, il le découvre au moment même où le père lui ouvre les bras et lui donne un baiser. Car le père lui a donné tout le bien qu'il lui devait, il ne lui doit plus rien désormais. Il n'a plus que son cœur à lui donner et il le lui donne en plénitude, sans réserve, avec des larmes de joie.

Peut-être l'enseignement de cette parabole est-il aussi de nous faire découvrir l'amour gratuit de Dieu, la gratuité de l'amour de Dieu pour nous et la gratuité de notre amour pour Lui. Ne devrions-nous pas chercher Dieu pour Lui-même et non pas pour les biens terrestres qu'Il peut nous donner ? Je dirais même l'aimer pour Lui-même sans songer aux biens éternels qu'Il peut nous donner. L'aimer d'un amour personnel et intime, comme il est dit dans l'Apocalypse : « *Si quelqu'un m'ouvre la porte, je viendrai et nous souperons chez lui, lui près de moi et moi près de lui.* »

Être près du Seigneur et que le Seigneur soit près de nous, comme le Père embrassant son enfant retrouvé.

C'est là que se révèle dans son immensité et sa profondeur insondables l'amour paternel de Dieu auquel nous sommes appelés aujourd'hui.

Amen.

Le fils prodigue
Homélie prononcée en 1997
Lc 15, 15-32

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

Chacun d'entre nous se reconnaît dans le Fils prodigue. Et c'est bien ainsi. Mais si on creuse dans l'histoire de l'humanité, dans l'histoire du peuple juif, on retrouve cette histoire d'amour entre Dieu et son fils. Entre Dieu et son fils Adam, qui s'est caché après avoir péché ; histoire d'amour entre Dieu et le peuple juif, peuple choisi pour garder la foi en lui. Et tant de fois ce peuple a pris le chemin du pays lointain et a dépensé follement sa foi.

Et combien de fois Dieu est allé le chercher et lui a dit : « Retourne. Si tu ne retournes pas, je vais reprendre mes grâces. » Combien de fois ce peuple, envoyé en exil, en Égypte, à Babylone, n'a pas retrouvé la foi envers son père et n'a pas dit : « Pardonne-moi, Père, et reçois-moi ».

Plus près de nous, chacun se voit dans cette situation du peuple juif et de toute l'humanité. Si un poisson sort de l'eau et essaie de vivre sur la terre, il meurt parce qu'il n'est pas dans son élément ; si un oiseau veut essayer de vivre ailleurs que dans le ciel, il sera dévoré par d'autres animaux ; si le petit enfant qui vient de naître veut essayer de



vivre autrement que par le sein de sa mère, il mourra parce qu'il ne peut pas se nourrir ; si l'homme essaie de vivre autrement que dans l'Esprit Saint, autrement que dans le sein de son Père céleste, Dieu, il va mourir, tôt ou tard.

Certains Pères saints disent qu'il n'y a pas de vie en dehors de Dieu. Père Sophrony osait affirmer qu'il n'y a pas de vie en dehors de Dieu et que ceux qui disent qu'ils vivent en dehors de Dieu sont en réalité morts.

Essayons de regarder encore le petit enfant. Lorsqu'il balbutie au sein de sa mère, celle-ci balbutie avec lui, essaye de parler la langue de son enfant pour se faire comprendre de lui.

De la même manière l'Esprit de Dieu, et Dieu lui-même, balbutie avec chacun d'entre nous. Parce qu'avant d'arriver à comprendre la langue de Dieu, la langue du Père, il faut parcourir beaucoup de pays lointains, se trouver dans l'état de péché et avoir besoin de l'air que donne le père. : ce moment, l'Esprit nous apprend la langue qui est la langue de la rencontre entre Dieu et l'homme : « J'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils. Reçois-moi comme un de tes serviteurs. » Et lorsqu'on est reçu comme un des serviteurs, il est sûr qu'on a commencé à pénétrer la porte du Royaume et qu'on commence à apprendre la langue du Père. Amen.

**Homélie du P. Placide Deseille pour le
XVII^e Dimanche de Luc 2010
Le Fils prodigue**



Les règles liturgiques font que cette année, à deux jours d'intervalle, nous célébrons deux « saintes rencontres ». Aujourd'hui, celle du Fils prodigue avec son père (Lc 15,11-32), et dans deux jours, celle du Christ enfant avec le vieillard Syméon, qui résumait en sa personne l'attente et les aspirations de tous les « pauvres » d'Israël qui, depuis des siècles, attendaient la venue du Messie (Lc 2, 22-40).

Quelques jours après Noël, j'ai reçu une carte de vœux qui m'était envoyée par un homme qui, après une longue et brillante carrière professionnelle, venait de prendre sa retraite à l'âge de 82 ans, et avait demandé aussitôt à être reçu dans l'Église orthodoxe. Nous le connaissions, car il avait passé quelques jours dans notre hôtellerie, et était devenu un ami de notre monastère. Il m'a donc envoyé une carte de vœux, qui était ornée de la reproduction d'une très belle fresque d'une église roumaine de Moldavie, représentant le vieillard Syméon portant le Christ enfant dans ses bras, le serrant sur son cœur avec une merveilleuse expression d'affection et de tendresse. Et cet homme, qui n'avait pas encore une culture iconographique très développée, s'était mépris sur le sens de cette représentation, dans laquelle il croyait voir évoquée la naissance éternelle du Fils de Dieu dans le sein du Père. Pour lui, le vieillard représenté n'était pas Syméon, mais le Père éternel engendrant son Fils, le serrant dans ses bras : « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré avant l'étoile du matin » (cf. Ps 2, 7 et 109, 3). Méprise, certes, mais je crois pourtant que cette méprise, inattendue, peut nous introduire dans une contemplation profonde, émerveillée, du mystère de la sainte Trinité et de toute l'économie de notre Rédemption, et, par là, nous éclairer aussi sur la signification profonde de cette autre rencontre dont nous venons d'entendre le récit, celle du Fils prodigue et de son père.

D'ailleurs, il est bien connu que des personnages dont il est question dans l'Évangile, peuvent évoquer les acteurs d'un mystère plus élevé. Par exemple, d'une façon, qui au premier abord, peut également sembler surprenante et reposer sur une méprise, depuis

leur origine, les fêtes de la Mère de Dieu comportent, comme évangile à la liturgie, le récit de l'hospitalité de Marthe et Marie. Du personnage de Marie de Béthanie, sœur de Lazare, que ce récit met en scène, assise aux pieds du Seigneur, écoutant sa parole et la gardant dans son cœur, au lieu de se laisser distraire par la multiplicité des tâches matérielles, la liturgie fait comme une figure de la Vierge Marie, Mère de Dieu. Quant au père du Fils prodigue, il est évident que c'est une figure de notre Père céleste.

Le vieillard Syméon, image lui aussi du Père céleste ? L'idée est moins étrange qu'elle ne paraît à première vue, puisque toute la tradition chrétienne, en Occident comme en Orient, a aimé contempler, à travers l'image de Marie de Béthanie, le mystère de la vie intime de la Mère de Dieu, tout entière à l'écoute de la parole de son divin Fils. Eh bien, pourquoi ne pas voir dans cette affection immense du vieillard Syméon pour ce petit enfant qu'il tient dans ses bras, pourquoi ne pas y voir aussi comme une évocation lointaine et infiniment touchante de ce mystère ineffable, irreprésentable, de la naissance éternelle du Fils de Dieu ? Et cet amour qui les unit tous deux, ne peut-il pas évoquer le Saint-Esprit, cet Amour hypostatique qui procède du Père, repose sur le Fils, et du Fils retourne vers le Père, comme l'enseignait saint Grégoire Palamas ? Ce Saint-Esprit, qui ne peut être représenté sous une forme humaine, et n'a été manifesté dans le Nouveau Testament que sous les images de la colombe apparue lors du baptême du Seigneur et des langues de feu, de ces flammes qui embrasèrent les apôtres au jour de la Pentecôte, ce Saint-Esprit, dis-je, ne peut-il pas être évoqué aussi, naïvement, par cet amour palpable, en quelque sorte, qui, sur cette fresque roumaine, unit le Verbe fait chair, petit enfant, à ce saint et juste vieillard ? Oui, cette belle fresque peut nous entraîner vers une semblable contemplation, et nous faire comme entrevoir ce qu'il y a de plus profond dans le mystère de la sainte Trinité : Tu es mon Fils ; aujourd'hui, je t'ai engendré, cet aujourd'hui de l'éternité qui était avant le temps, et demeure à jamais.

Mais, me direz-vous, nous voilà bien loin de la parabole du Fils prodigue ! Moins que vous ne le pensez. Ne pouvons-nous pas contempler aussi dans cette icône comme une image, une illustration du retour du Christ, après sa Passion, dans le sein du Père, avec sa nature humaine cette fois ? Car le mystère de notre Rédemption ne consiste pas seulement dans la mort du Christ sur le calvaire, mais dans son retour au Père par sa Résurrection, son Ascension glorieuse et sa session à la droite de ce Père, désormais avec la nature humaine qu'il avait assumée.

Les termes du Symbole de la foi peuvent nous paraître abstraits, ne pas représenter grand-chose pour nous : « Qui est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, qui est monté aux cieux et est assis à la droite du Père. » Cela signifie que le Christ, après sa Passion, après sa mort sur la croix, a achevé son mystère pascal par cette rencontre entre lui et son Père, mais cette fois, il était revêtu de la nature humaine, une nature humaine, qui, comme je vous le rappelle souvent, nous contenait tous, comme virtuellement, mais réellement cependant. Le Christ, dans son discours après la Cène, exprimait cela en disant : « Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût » (Jn 17,5). Qu'est-ce que cela voulait dire ? Cela voulait dire précisément que, après sa Passion, dans sa Résurrection et son Ascension, le Christ allait entraîner auprès du Père cette nature humaine qu'il avait revêtue, et qui, encore une fois, nous contenait tous, pour qu'elle soit elle-même divinisée et jouisse de la gloire, des divins privilèges dont le Verbe, en sa condition divine, jouissait avant que le monde fût. Mais cela ne peut-il pas se traduire aussi en disant qu'il est retourné dans le sein du Père, cette fois avec toute l'humanité sauvée, jouissant de cette infinie tendresse du Père ? Et c'est ainsi que le Père l'a reçu dans son sein, que le Père l'a serré sur son cœur, – et c'est ainsi que nous rejoignons la parabole de l'Enfant prodigue. Mais comment

exprimer tout cela ! Car, au fond, qui est l'Enfant prodigue ? Spontanément, nous répondons : « Mais c'est nous, c'est chacun de nous, avec notre péché, avec tous nos péchés personnels, c'est toute l'humanité, avec tous les péchés commis depuis Adam. » Ce n'est pas faux.

Mais nous ne pouvons revenir au Père que parce que le Christ a assumé notre péché, a pu en parler à son Père, lui qui était absolument sans péché personnel, en disant : « mon péché » (Ps 50, 5). Lui qui en avait assumé toutes les conséquences : la souffrance et la mort, a fait de celles-ci les signes, et comme l'incarnation de son amour pour son Père. Il les a ainsi comme détruites de l'intérieur en ressuscitant. Au fond, le véritable Enfant prodigue revenant vers son père, c'est le Christ, qui a assumé notre nature pécheresse, qui a pris sur lui notre péché, ayant été, selon l'expression si forte de saint Paul, « fait péché pour nous » (2 Cor 5, 2). Certes, il faut bien comprendre cette phrase. Le Christ n'a jamais commis de péché personnel, bien sûr, mais il a été fait péché pour nous, c'est-à-dire qu'il a revêtu la nature humaine non pas dans un état idéal, abstrait, sans souillures, mais la nature humaine, et tous les hommes, avec leurs péchés, avec cette masse de péchés que l'humanité avait accumulée depuis les origines. Et cela, au point qu'il pouvait dire, en priant son Père, en récitant les Psaumes, « Pardonne mon péché » (Ps 50, 5). C'est ainsi que le Christ est devenu le véritable Enfant prodigue, en qui s'est accompli le retour de l'humanité pécheresse vers le Père, et qui a été accueilli par le Père, qui a été accueilli dans le sein du Père, avec cette infinie tendresse qu'évoquait si bien (sans la « représenter » !) cette image du vieillard Syméon, serrant l'Enfant Jésus sur son cœur. Ce n'est que dans le Christ, avec Lui, en Lui, par Lui, que nous pouvons revenir vers le Père. Et, en Lui, nous, les fils adoptifs, devenons nous aussi l'objet de cette merveilleuse tendresse qui, de toute éternité, unit le Père et son Fils unique par nature, dans le Saint-Esprit.

Nous pouvons voir en cela la réalisation parfaite de ce que nous dit saint Isaac le Syrien : « Le péché de toute l'humanité n'est, en face de la miséricorde de Dieu, qu'une poignée de sable jetée dans l'océan. » Eh bien, oui, cette sainte rencontre de l'Enfant prodigue véritable avec son Père, du Christ qui, nous ayant assumés en Lui, nous ramène avec Lui dans le sein du Père par sa Résurrection, c'est bien cela, c'est cette immensité apparente du péché de l'humanité, jetée dans cet océan d'amour miséricordieux.

Vous voyez comment cette apparente méprise commise par notre ami dans l'interprétation de l'icône de la sainte Rencontre du juste vieillard Syméon et de l'Enfant Jésus, peut nous introduire dans une contemplation émerveillée, à la fois du mystère de la sainte Trinité et de tout le mystère de notre Rédemption, du mystère de notre salut. C'est tout le christianisme qui est ainsi résumé, condensé. Car le mystère central, fondamental, du christianisme, c'est la révélation de la « grande miséricorde » (Ps 50,3) de Dieu, la révélation que Dieu est l'amour infini.

En consacrant un dimanche à la contemplation de cette parabole de l'Enfant prodigue, au cœur de cette série des dimanches qui nous préparent à l'entrée en carême, la tradition liturgique de l'Église a voulu mettre devant nos yeux cette image de l'immense miséricorde de Dieu. Et, encore une fois, cette année, la proximité du dimanche du Fils prodigue avec la fête de la sainte Rencontre est extrêmement suggestive, et doit nous jeter dans l'émerveillement, nous faire éprouver un sentiment concret du mystère de notre foi, en donnant vie et chaleur aux formules théologiques un peu sèches et abstraites qui l'expriment. Mais, m'objecterez-vous encore, dans la parabole, le Fils prodigue est un adulte, et, lors de la Sainte Rencontre, c'était un enfant que Syméon tenait dans ses bras. Oui, certes. Mais il n'y a de repentir véritable que si, dans le Christ, nous redevenons comme de petits enfants, si nous communions à ce que j'appelle son

« état d'enfance éternisée ». Oui. Souvent d'ailleurs, au lieu de parler du Fils prodigue, on parle de « l'enfant » prodigue. Pour revenir ainsi au Père, pour réaliser tout cet itinéraire du repentir, il faut redevenir enfant, se rendre conforme à l'enfance éternelle du Verbe. Il y a un lien étroit entre l'enfance spirituelle et le vrai repentir. Et tout cela a été accompli dans le Christ, a été réalisé par le Christ, tout cela a été comme le reflet, dans l'ordre de la création, de ce mystère éternel de la naissance du Christ dans le sein du Père, du Christ recevant de son Père cet amour infini qu'est l'Esprit-Saint, qui vient reposer sur lui, qui, de lui, reflue vers le Père, en cette liturgie céleste qui fait et fera la joie émerveillée et éternelle de tous les fils dans le Fils.

Contemplant, méditant ce récit évangélique, cette parabole de l'Enfant prodigue. Cela nous donnera le sens véritable de ce que doit être une vie chrétienne. Tant que, dans la vie chrétienne, nous ne verrons que l'accomplissement d'un certain nombre de préceptes, le respect de certains interdits, tant que nous considérerons Dieu comme un maître sévère, nous ressemblerons à ce serviteur négligeant que blâmait le Seigneur dans la parabole des talents, ce serviteur qui s'était contenté d'enfouir le talent reçu de son maître, et qui le lui rendait en disant : « Je sais que tu es un maître dur, un maître exigeant, injuste ; j'ai donc enterré le talent que tu m'avais confié et je te le rends tel qu'il était. » Et il est condamné à cause de cela, parce qu'il n'a pas cru à la miséricorde, à l'amour sans limite du Père, et il n'a songé qu'à être en règle avec ce maître qu'il jugeait dur et injuste.

Ayons la certitude de la miséricorde de Dieu, de cette miséricorde infinie, dans laquelle, comme le disait saint Isaac le Syrien, que je citais à l'instant, tous nos péchés, tous les péchés de l'humanité peuvent être jetés et disparaître comme une poignée de sable dans l'océan. C'est seulement si nous avons conscience de cela que tout notre effort de carême prendra son sens. Certes, pendant le carême, il faut jeûner, il faut prier plus intensément que d'habitude, avec de longs offices, il faut prendre sur son sommeil pour prolonger sa prière dans la nuit. Il faut faire l'aumône, il faut faire un effort de miséricorde effective envers le prochain. Mais tout cela n'a de sens que si nous y voyons non pas une obligation extérieure, mais la manière de réaliser concrètement dans notre vie notre retour au Père, ce retour vers la miséricorde infinie, dont seul l'amour de notre moi, de notre ego, peut nous séparer. Dieu n'est pas sévère envers le pécheur, loin de là. Seulement le pécheur, dans la mesure, où il reste attaché à son vieux moi, dans la mesure où le pécheur ne consent pas à abattre cette muraille qui le sépare de Dieu, et qui est l'arrachement à sa volonté propre, dans la mesure où le pécheur ne consent pas, n'accepte pas de l'abattre, alors Dieu devient lointain pour lui, inaccessible même.

Oui, que cette parabole nous donne ainsi le sens de l'infinie miséricorde de Dieu, c'est cela qui est le cœur de notre christianisme, c'est cela qui est au cœur de notre vie chrétienne, c'est cela qui nous livre le sens le plus profond de tous les mystères fondamentaux de notre foi. Et alors nous entrerons dans la joie, dans la joie du Fils prodigue, dans la joie de ce festin éternel et de cette rencontre infiniment douce avec notre Père céleste, à qui soit la gloire, avec son Fils bien-aimé, Jésus-Christ, et son Esprit très saint, dans les siècles des siècles. Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

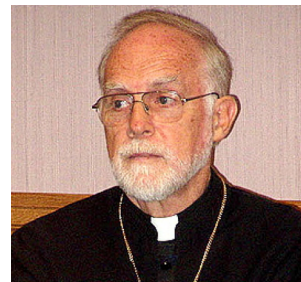
Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*
est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

Homélie du P. Jean Breck Dimanche du Fils Prodigue 2023



Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

La parabole du « *Fils prodigue* » se concentre sur trois personnages. L'intérêt premier se porte sur le fils cadet, celui qui demande sa part d'héritage même avant le décès de son père. Puis, il y a le fils aîné, jaloux de son frère, qui, pense-t-il, était favorisé par le père. Enfin, comme figure principale, le père lui-même apparaît comme source de réconciliation et auteur de compassion et de pardon.

Comme toujours, il faut lire la parabole dans le contexte où l'Évangéliste Luc l'a située. Au début de cette partie de l'Évangile (15,1-2), Luc précise que « *Les collecteurs d'impôts et les pécheurs* (ceux qui étaient condamnés par les Pharisiens) *s'approchaient tous* (de Jésus) *pour l'écouter. Les Pharisiens et les scribes disaient : 'Cet homme-là fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux !' »*. Ensuite Jésus prononce trois paraboles sur le thème des retrouvailles : d'abord sur la brebis perdue et retrouvée, puis sur la pièce d'argent perdue et retrouvée, et enfin sur le fils prodigue, lui aussi « *perdu* », et « *retrouvé* » par son père.

Un point important à noter : dans aucune des paraboles il n'est question de culpabilité. C'est évident en ce qui concerne la brebis et la pièce d'argent. Mais loin d'être condamné ou même grondé par son père, le cadet à son retour à la maison familiale est reçu avec joie et célébration par le père, contre lequel le jeune fils a péché. Ce péché d'ailleurs ne consiste pas du fait qu'il soit parti avec les biens familiaux, mais qu'il se soit comporté en « *prodigue* », offensant et le ciel et son père par sa conduite dissolue. Malgré tout, le père le voit de loin, court à sa rencontre et l'embrasse comme fils bien-aimé, « *mort et vivant, perdu et retrouvé* ». Au lieu de critiquer son fils, il le couvre d'une abondance de pardon et d'amour.

Dans la deuxième partie de la parabole Jésus veut montrer que le vrai péché est celui commis par le fils aîné.

Lui se vante d'être fidèle à son père. C'est lui, l'aîné, pense-t-il, qui est responsable, obéissant en toutes choses. À ses yeux son père fait une erreur monumentale en accueillant son frère, qu'il condamne comme « *prodigue* », indigne d'être reçu de nouveau au sein de la famille. Dans le contexte de la parabole, pourtant, le fils aîné commet le péché typique des Pharisiens et des scribes : le péché d'hypocrisie.

Placée au début du Grand Carême, cette parabole nous avertit sur plusieurs aspects de notre comportement.

Elle rend évident les dangers d'une vie marquée par la luxure et la convoitise. Elle nous montre l'inutilité de tout esprit de jalousie ou de suffisance. Mais avant tout, la réaction du fils aîné au retour de son frère met en évidence la gravité de l'hypocrisie. C'est bien ce péché-là que Jésus condamne chez les Pharisiens, les bien-pensants qui se justifiaient coûte que coûte, tout en maudissant le peuple commun pour leur ignorance de la Loi et leur moralité plutôt discutable.

« *Les scribes et les Pharisiens, dit Jésus, lient de pesants fardeaux* (c'est-à-dire des exigences de la Loi) *et les mettent sur les épaules des hommes, alors qu'eux-mêmes se refusent à les remuer du doigt. Toutes leurs actions, ils les font pour se faire remarquer des hommes* » (Mt 23,4-5).

Combien de fois pendant le Carême sommes-nous tentés de faire de même : d'insister pour que les autres respectent un jeûne monastique, ou fassent des gestes de charité, ou

prient davantage pour le monde, tandis que notre conduite et surtout notre attitude ne s'améliorent guère ? Combien de fois à la confession sommes-nous tentés de ne confesser que les péchés des autres, ou bien de nous justifier devant le prêtre et devant Dieu ? Que c'est facile de voir la paille dans l'œil de notre voisin et d'ignorer la poutre qui est dans notre œil !

Que nous nous comportions comme le fils prodigue ou comme son frère aîné, nous nous condamnons devant la justice de Dieu. Nous ne sommes pas dignes d'entrer dans sa maison, l'Église. Nous ne sommes pas dignes non plus de recevoir l'héritage que Lui seul peut nous accorder, l'héritage de vie éternelle dans son Royaume. Même si nous faisons un effort considérable pour nous repentir de nos péchés préférés, ceux qui sont les plus difficiles à abandonner, le désir et la volonté de les rejeter définitivement nous manquent. Même si nous ne menons pas une vie de débauche, l'esprit d'hypocrisie n'est jamais très loin de nous. Il se manifeste surtout par notre tendance continuelle à juger les autres pour les péchés et les manquements dont nous sommes nous-mêmes coupables.

Et pourtant, Dieu demeure toujours parmi nous, même dans les moments les plus pénibles, voire les plus corrompus de notre vie. Tout comme le père du fils prodigue continuait sans relâche à chercher celui qui était perdu, ainsi Dieu notre Père nous cherche, attendant passionnément notre retour.

Il nous accompagne dans le désert aride de notre cœur. Il chemine avec nous quand nous nous sentons complètement perdus. Il connaît et Il partage notre solitude et notre détresse lorsque nous nous trouvons abandonnés, rejetés par le monde, ou bien quand nous n'avons que de caroubes à manger.

Le père du fils prodigue attendait le retour de celui-ci, et lorsqu'il l'a vu, il s'est précipité pour l'embrasser et l'accueillir de nouveau chez lui. Dieu notre Père fait de même et plus encore. Il nous poursuit activement, toujours et partout. Il ne nous perd jamais de vue. Et encore, tout ce que nous vivons de bon ou de mauvais, Il le connaît et Il le partage. Il boit à la coupe de notre souffrance et de notre détresse jusqu'à la lie. Tous nous sommes des prodiges, tous nous sommes susceptibles de juger les autres de manière hypocrite, étant nous-mêmes coupables des fautes que nous leur attribuons. Et pourtant Dieu est toujours présent parmi nous et en nous, les bras ouverts pour nous recevoir, nous embrasser et nous combler du pardon et d'amour.

La période de Carême nous donne la possibilité de descendre jusqu'au lieu secret de notre cœur.

Là, nous pouvons scruter notre conscience, pour comprendre nos motivations et tenir compte de nos erreurs, nos fautes, nos péchés. Ces quelques semaines à venir nous offrent une occasion bénie de nous voir tels que nous sommes, sans prétention et sans hypocrisie. C'est une occasion privilégiée de nous repentir, de nous tourner des ténèbres vers la lumière.

Mais le Carême est aussi un temps de réjouissance. Les passages liturgiques de cette période nous préparent, non pas à trembler désespérément devant le jugement redoutable du Christ, mais de voir en Christ l'unique source du pardon et du renouveau spirituel. Le Carême nous aide à dépasser nos propres manquements et à trouver en Dieu la source de toute espérance, l'objet de tout désir bénéfique.

Le Carême nous accorde donc la possibilité d'entendre de la part de Dieu et à notre propre égard l'assurance prononcée par le père de la parabole à son fils aîné : « *Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi !* »

Amen.

P John Breck